

Figures et valeurs du dialogue des
civilisations et des cultures

TABLE DES MATIÈRES

Préface Par M. MOHAMMED KABBAJ	9
Introduction : Dialogue ou conflit de civilisations ? par M. ABDELHAK AZZOUZI	11
PREMIERE PARTIE : Civilisation, culture et religion dans les perceptions entre l'Orient et l'Occident	39
MIGUEL ANGEL AYUSO GUIXOT Une éducation à la mixité culturelle dans une société planétaire	41
FAHMI HOUWAÏDI La religion de l'Autre	47
HAMED BEN AHMED ARRYFAÏ Les entraves de la marche civilisationnelle dans la vie des Communautés	59
GEMA MARTIN MUNOZ Culture et politique dans les perceptions entre l'Orient et l'Occident	83
PIERRE MICHEL LELONG Relations internationales et religions	89
MUSTAPHA CHÉRIF Quel dialogue, pour quelle alliance ?	99
JACQUES LEVRAT Découvrir des Frères	107
FRANÇOIS BURGAT Dépasser le « dialogue des cultures » : portée et limites du traitement culturaliste de la violence politique	113

DEUXIEME PARTIE : Enjeux et signification du dialogue	131
GUY HERMET Y a-t-il plusieurs sécularisations ?	133
ABDELOUHAB MÂALMI Le dialogue interreligieux du point de vue des relations internationales : cas des relations entre le Vatican et les États arabes et musulmans	149
CHRISTIAN VALANTIN La Francophonie ou le dialogue pour la paix	167
ABDERRAHMANE TENKOUL Le dialogue des civilisations : enjeux et significations	179
FOUAD BEN MAKHLOUF Droit international et diversité culturelle	187
CÉLINE LAISNEY Le choc des représentations	193
GEOFFREY DELCROIX Convergence ou conflit entres cultures et civilisations : éléments de prospective à 30 ans pour la défense et la sécurité	207
TROISIEME PARTIE : Identité et diversité culturelle	225
MOHA ENNAJI Identité et diversité culturelle au Maroc	227
KAZÉM KHALIFÉ Heurs et malheurs d'un contexte multiculturel et multiconfessionnel : le cas du Liban	233

Les auteurs

DIDIER BILLON	
Impératifs et limites politiques du dialogue entre les civilisations et les cultures : le cas turc	239
MIKAÏL BARAH	
Mythes et limites des « valeurs occidentales universelles » : le cas du Moyen-Orient	253
Les auteurs	259
Table des matières	269

Introduction

d'en déceler les tenants et les aboutissants arrêtons-nous sur la définition de la civilisation et de la culture.

Culture, Civilisations et civilisation

Nombreux ont été les sociologues, les historiens, les ethnologues qui ont essayé de définir la civilisation et la culture. Pourtant, c'est une tâche payante que de savoir discerner leurs contours, fixer leurs limites, leurs éléments constitutifs, leurs centres et périphéries, « les provinces et l'air qu'on y respire, les formes particulières et générales qui y vivent et s'y associent » pour paraphraser Fernand Braudel.

Pour définir la culture, on peut se référer à la définition donnée par une prestigieuse institution comme l'UNESCO : « La culture, dans son sens le plus large, est considérée comme l'ensemble des traits distinctifs, spirituels et matériels, intellectuels et affectifs, qui caractérisent une société, un groupe social ou un individu. Subordonnée à la nature, elle englobe, outre l'environnement, les arts et les lettres, les modes de vie, les droits fondamentaux de l'être humain, les systèmes de valeurs, les traditions, les croyances et les sciences ¹ ». La notion de culture reflète un enjeu essentiel : celui de dire ce qu'est l'homme à travers ce qu'il fait. C'est la raison pour laquelle on observe une tendance à couvrir des activités très diverses et éloignées les unes des autres ("culture générale", "culture traditionnelle", "culture technique", "culture d'entreprise", "industries culturelles", "ministère de la culture", "cultures animales", etc.). Chaque regroupement humain possède sa propre culture avec des caractéristiques propres et admet en son sein l'existence de cultures différentes. La diversité culturelle et le multiculturalisme sont des démarches qui insistent sur le Vivre ensemble, sur l'existence, sur la rencontre, sur l'opposition et enfin sur le mélange et l'évolution.

Le mot « civilisation » employé au pluriel désigne des phénomènes qui se distinguent des phénomènes sociaux ordinaires par leur étendue dans l'espace. Comme l'écrit le sociologue Marcel Mauss : « Les phénomènes de civilisation sont ainsi essentiellement internationaux, extra-nationaux. On peut donc les définir en opposition aux phénomènes sociaux spécifiques de telle ou telle société : ceux *des phénomènes sociaux qui sont communs à plusieurs sociétés plus ou moins rapprochées*, rapprochées par contact

¹ Définition de l'UNESCO de la culture, Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles. Conférence mondiale sur les politiques culturelles, Mexico City, 26 juillet - 6 août 1982.

Introduction

prolongé, par intermédiaire permanent, par filiation à partir d'une souche commune¹».

Cela dit, un phénomène de civilisation est, par définition comme par nature, un phénomène répandu sur une masse de populations plus vaste que la tribu, que la peuplade, que le petit royaume, que la confédération de tribus et dont les traits reflètent l'évolution d'une société déterminée tant sur le plan culturel, technique, intellectuel, politique que moral. Marcel Mauss donne ainsi une définition lapidaire mais élaborée de la civilisation : « c'est un système hypersocial de systèmes sociaux² », définition dont s'inspire au demeurant Samuel Huntington qui considère que la civilisation est « l'entité culturelle la plus large³ », tout en affirmant que « les civilisations sont les plus gros « nous » et s'opposent à tous les autres « eux »⁴ » avant d'ajouter que « la culture, les identités culturelles qui, à un niveau grossier, sont des identités de civilisation, déterminent les structures de cohésion, de désintégration et de conflit dans le monde de l'après-guerre froide » et que les « les sociétés qui partagent les affinités culturelles coopèrent les unes avec les autres ; les efforts menés pour attirer une société dans le giron d'une autre civilisation échouent ; les pays se regroupent autour des États phares de leur civilisation ».

D'après Samuel Huntington, la source fondamentale et première des conflits n'est ni d'ordre idéologique ni d'ordre économique. Les grandes divisions au sein de l'humanité ainsi que la principale source de conflit seront culturelles, « Les États-nations resteront les acteurs les plus puissants sur la scène internationale, mais les conflits centraux de la politique globale opposeront des nations et des groupes relevant de civilisations différentes. Le choc des civilisations dominera la politique à l'échelle planétaire. Les lignes de fracture entre civilisations seront les lignes de front des batailles du futur ».

Mais à voir de près, la thèse de Samuel Huntington simplifie à outrance les approches développées par Marcel Mauss et Fernand Braudel auxquelles il se réfère. Elle a suscité depuis sa publication une marée de commentaires pour différencier telle orientation de telle autre et continue toujours de faire la critique de nombre d'intellectuels. De son vivant, Edward Saïd a répondu magistralement à ce tableau de préjugés, de clichés et de simplifications : « la thèse du choc des civilisations est un gadget comme “la Guerre des mondes”, plus efficace pour renforcer un orgueil défensif que

¹ Marcel Mauss, « Les civilisations : éléments et formes », *Œuvres*, Paris, Editions de Minuit, 1969, tome 2, p. 456-479.

² Marcel Mauss, *op.cit.*

³ Samuel Huntington, *Le Choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997, p. 47.

⁴ *Ibid.*, p. 48.

Introduction

pour accéder à une compréhension critique de la stupéfiante interdépendance de notre époque¹ ». Samuel Huntington est un idéologue qui veut faire des civilisations et des identités des entités hermétiques fermées sur elles même, purgées de tous les courants et antagonismes qui animent l'histoire humaine, et depuis des siècles « lui ont permis non seulement de contenir les guerres de religion et de conquête impériale, mais aussi d'être une histoire d'échanges, de métissage fécond et de partage. Cette histoire-là, beaucoup moins visible, est ignorée dans la hâte à mettre en valeur la guerre ridiculement restreinte et compressée, dont "le choc des civilisations" prétend établir qu'elle est la réalité² ».

L'auteur du clash des civilisations s'appuie sur les travaux de l'orientaliste américain Bernard Lewis, dont la coloration idéologique est grave dans le titre de son ouvrage *The Roots of Muslim Rage* (les racines de la rage musulmane), pour justifier sa façon de penser. Mais ni l'un ni l'autre, n'ont de temps « à consacrer à la dynamique et à la pluralité internes de chaque civilisation ni au fait que le principal débat dans la plupart des cultures modernes porte sur la définition et l'interprétation de chaque culture, ni à la déplaisante éventualité qu'une bonne part de démagogie et de franche ignorance signe la prétention à parler pour toute une religion ou toute une civilisation³ ». Le défi à relever par les stratèges et les responsables de l'Occident, écrit Huntington est de garantir la suprématie du monde occidental, de le défendre contre tout le reste, l'Islam en particulier. On imagine sans peine la déception que ce genre de raisonnement puisse faire naître aux yeux des humains de la civilisation arabo-musulmane.

Huntington raisonne en des termes alarmistes de clash des civilisations en opposant Occident et le monde de l'Islam. Si sa théorie est élaborée dans des démonstrations respectant la finesse de la méthode des ouvrages écrits par des universitaires, chacun de nous, universitaire ou pas, pourra comprendre, dans sa représentation du monde, qu'il s'agit d'une lecture simpliste de la scène géopolitique internationale articulant la variable de la civilisation et inéluctablement celle de la religion et de la culture qui oppose deux ensembles (Occident/monde de l'Islam) qui ne peuvent plus se reconnaître et s'aimer, tout en sommant les décideurs de l'Occident de prendre les mesures à court, à moyen et à long terme pour endiguer des catastrophes qui seraient irrémédiables.

Le défi à relever par les responsables politiques occidentaux, dit Huntington, est de garantir la suprématie de l'Occident et de la défendre contre tout le reste, l'Islam en particulier.

¹ *Le Monde* du 27 octobre 2001.

² Edward Saïd, « The Clash of Ignorance », *The Nation*, 22 octobre 2001.

³ *Ibid.*

L'Islam : Ouverture ou fermeture ? Paix ou guerre ? Á la racine de l'herbe

L'Islam, en tant que religion, auquel se réfèrent les fanatiques jihadistes pour justifier leurs actes terroristes, n'y est pour rien. Ni le Coran ni la Sunna n'autorisent leurs bévues. Pourtant, le Coran et la Sunna sont les deux seuls référents légitimes en Islam. Les intellectuels de l'Occident construisent des démonstrations pour établir le lien entre les actes terroristes à la fois avec l'esprit et le corps de la religion musulmane mais aussi avec la civilisation arabo-musulmane sans prendre la peine de chercher dans l'histoire et dans les textes ce qui est vrai et ce qui n'est pas vrai.

Il existe tant de malentendus entre l'Orient et l'Occident. Au lieu de les déconstruire par des lectures savantes, les analyses comme les déclarations belliqueuses sont assurément un facteur très dangereux qui amplifient les clichés, les idées toutes faites, les généralités. Ne sont-elles pas un moyen pour mobiliser des passions collectives occidentales plutôt que de réfléchir, discuter et examiner ce à quoi nous sommes confrontés en réalité et surtout, ne risquons-nous pas, une fois de plus de commettre une série d'erreurs assez graves à l'encontre des communautés et des civilisations différentes ?

Personne ne peut nier que la civilisation arabo-musulmane a vécu l'universel, l'hospitalité, l'ouverture foncière au Tout Autre et à l'Autre. Elle a toujours été un carrefour d'autres civilisations, cultures et d'autres systèmes de valeurs. Elle a vu le jour dans le contexte bédouin de la péninsule arabe, mais cela ne l'a pas empêché d'adopter les aspects de la civilisation persane. Le grand sociologue arabe Ibn Khaldun abordant l'ouverture des civilisations a précisé que le vaincu n'imité pas forcément le vainqueur. Il a donné comme exemple les Arabes qui ont imité les Perses pourtant vaincus par eux ! Cela ne l'a pas empêché aussi d'être ouverte sur la civilisation indienne, sur la civilisation gréco-romaine. De même, la civilisation occidentale s'est ouverte sur la civilisation islamique et a repris sur nous ce qui est utile pour les constructions collectives.

Ibn Arabi (XII siècle) l'un des plus grands visionnaires de l'Islam, lui seul, résume en quelques mots l'ouverture de la civilisation musulmane loin des déviations de l'enfermement et de la dilution : « Mon cœur est devenu apte à recevoir tous les êtres, c'est une prairie pour les gazelles et un monastère pour les moines, une maison pour les idoles, et la Kaaba de ceux qui en font le tour, les tables de la Torah et les feuillets du Coran. Je pratique la religion de l'amour [...]. Partout c'est l'amour qui est ma religion et ma

Introduction

foi¹ ». Cette belle tonalité exprimée par Ibn Arabi est celle de l'accueil, du dialogue et de l'hospitalité de la civilisation arabo-musulmane. Il n'est pas dans notre intention ici de s'attarder outre mesure sur l'ouverture de la civilisation arabo-musulmane, mais juste pour reconnaître d'emblée les brassages entre les civilisations et le fait qu'elles sont inéluctablement poussées vers la cohabitation. Brassage qui a permis aux femmes, aux hommes de penser, d'écrire, de chanter en berbère, en arabe, en grec, en latin, en espagnol dans ce que l'on a communément l'habitude de dire (les héritiers de l'esprit de l'Andalousie), mêlant sans les confondre « des idiomes et des idiosyncrasies, et ne procédant ainsi, somme toute, à rien d'autre qu'à ce qui toujours et partout a formé des creusets et des civilisations. Ainsi jadis à travers l'Ionie se sont mêlés des peuples venus d'Orient ou du Septentrion et d'autres venus d'Afrique, ainsi jadis dans l'Arabie se sont mêlés hommes du désert et commerçants des côtes méditerranéennes, ainsi jadis se sont mêlés dans l'Europe encore innommée des Celtes, des Francs, des Gaulois et des Latins² ».

L'histoire de la civilisation arabo-musulmane est malheureusement méconnue. J'ai pu faire ce constat lors de mes études supérieures en France. En abordant la thèse de Samuel Huntington avec mes collègues et mes professeurs (qui nous enseignaient les théories des relations internationales), j'ai pu remarquer leur grande méconnaissance du monde arabo-musulman, le plus souvent à l'origine des fantasmes et des préjugés. Rares sont ceux et celles de ma promotion qui ont lu ou compris les œuvres des pionniers de l'universel, de l'ouverture et de progrès, d'Averroès à Maimonide, de Massignon à Berque. La réalité est amère et les événements dans la scène internationale sont si graves et si tenaces qu'elles pourraient faire croire à l'incompatibilité entre la civilisation du monde arabo-musulman et la civilisation occidentale. Quand l'ignorance règne, quand la pensée est déficiente, les préjugés et les arrière-pensées s'amplifient, l'action devient difficile, la plupart du temps insuffisante voire impossible.

Un autre constat : l'Islam est méconnu et pâtit d'un discrédit sans limites : « le musulman demeure l'éternel sarrasin, rendu encore plus dangereux par une modernité à quoi il n'accède que pour le pire. Il impressionne par cette sorte d'exception qu'il s'arroge, grand réfractaire, précise Jacques Berque³ ». L'Islam est aujourd'hui jugé par les actes de quelques uns des ses hommes ignorants inspirés par des motivations pathologiques au cerveau déviant et dérangé donnant pour certains une

¹ Ibn Arabi, *Les Illuminations de la Mecque*, traduction Michel Chodkiewicz, Albin Michel, 1997.

² Jean Luc Nancy, « Préface » dans Mustapha Chérif, *op.cit.*, p. 11-12.

³ Jacques Berque, *L'Islam au temps du monde*, Actes Sud, 2002.

Introduction

preuve de la thèse de Huntington. « Au lieu de voir ces événements pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire la captation de grandes idées (j'utilise le terme au sens large) par un groupuscule de fanatiques chauffés à blanc pour des visées criminelles, des sommités internationales, depuis l'ex-premier ministre du Pakistan, Benazir Bhutto, jusqu'au premier ministre italien, Silvio Berlusconi, ont pontifié sur les troubles inhérents à l'Islam¹ »

Si un soi-disant musulman commet un acte terroriste au nom de l'Islam ce n'est pas cet acte barbare qui doit juger l'Islam mais c'est l'inverse. Dieu dit dans le Coran : « Ne tuez qu'en toute justice la vie qu'Allah a fait sacrée » (Al Anâam, 151) et dit aussi, « Quiconque tue intentionnellement un croyant, Sa rétribution alors sera l'Enfer, pour y demeurer éternellement. Allah l'a frappé de sa colère, l'a maudit et lui a préparé un énorme châtiment » (Les Femmes, 93). On citera aussi un hadith du prophète rapporté par Al Boukhari : « celui qui brandit une arme sur l'un d'entre nous n'est pas des nôtres ». En vérité, on peut se contenter dans notre démonstration de ces deux versets du Coran et de ce Hadith qui désavouent toute personne qui donne la mort arbitrairement voire qui menacerait de mort des innocents tout en insistant sur la peine qui lui est réservée. Une peine très lourde ici et dans l'au-delà. Je n'ai pas inventé ces versets, ils sont cités dans le Coran et sont répétés par les musulmans dans leurs prières. L'Islam accorde une importance capitale à la vie humaine, qu'elle soit musulmane, chrétienne, juive, ou de quelle que nature qu'elle soit.

À ceux qui disent que l'Islam est une religion de la guerre, on répond par ces deux versets coraniques : « Combattez dans le chemin de Dieu ceux qui luttent contre vous. Ne soyez pas transgresseurs ; Dieu n'aime pas les transgresseurs » (La Vache, 190) « S'ils se tiennent à l'écart, s'ils ne combattent pas contre vous, s'ils vous offrent la paix, Dieu ne vous donne plus alors aucune raison de lutter contre eux » (Les Femmes, 190). En d'autres termes, la guerre en Islam n'est qu'un instrument de riposte à l'agresseur qui transgresse la vie des musulmans et dans la mesure des dégâts qu'il a causés, sans aucun abus. La paix représente la seule règle en Islam. Si la guerre est prononcée, elle n'en constitue que l'exception et demeure assortie de plusieurs restrictions, toutes pour restaurer la paix, fondement de la société islamique, c'est ce dont rend compte au demeurant le verset coranique suivant : « Ô vous qui croyez ! entrez tous dans la paix » (La Vache, 208). On voit dans ce verset que l'Islam instaure les principes de la paix mondiale assortie d'une mise en garde très claire : « Ne suivez pas la trace du Démon ; il est pour vous un ennemi déclaré » (La Vache, 208).

¹ Edward Saïd, *op.cit.*

Introduction

De même, les désaccords religieux n'autorisent pas en Islam la belligérance, la haine et la mésentente ; au contraire, ils invitent à la coexistence pacifique et au Vivre ensemble, ordonnent et suggèrent d'aller vers l'ouvert. Le Coran nous dit dans ce contexte : « Dieu ne vous interdit pas d'être bons et équitables envers ceux qui ne vous ont pas combattus à cause de votre foi et qui ne vous ont pas expulsés de vos maisons ; Dieu aime ceux qui sont équitables. Dieu vous interdit seulement de prendre pour patrons ceux qui vous expulsent de vos maisons et ceux qui participent à votre expulsion. Ceux qui les prennent en patron, voilà ceux qui sont injustes » (L'Épreuve, 8-9).

Tout le Coran nous invite à observer l'univers, le monde, le cosmos qui sont les signes de la création du vrai. Ainsi, il traite la question de la différence, les raisons de la pluralité et de l'ouverture, l'obligation de l'entente et de la coexistence : « Si Dieu l'avait voulu, Il aurait fait de vous une seule communauté. Mais Il voulait vous éprouver en Ses dons. Faites assaut de bonnes actions vers Dieu. En Lui pour vous tous est le retour. Il vous informera de ce qu'il en est de vos divergences ». C'est l'unité qui se manifeste en diversité et c'est la diversité qui se résolve en unité comme aimerait écrire le grand connaisseur de l'Islam Jacques Berque¹. Quand Ben Laden prêche ses causeries appelant à tuer et à terroriser les gens et l'esprit humain, il n'a rien à voir avec l'Islam. Cette religion monothéiste n'y est pour rien. On bafoue le texte et l'esprit du Coran quand on impute ses dires à la religion. D'aucuns ajoutent qu'il n'y a pas de liberté de conscience en Islam. Tous les humains doivent être musulmans. Ben Laden et ses adeptes sont les porteurs de ce message. C'est faux. La réponse se résume en un seul verset : « Il n'y a pas de contrainte en religion ». Dieu dit aussi dans Son Livre Saint : « Dis, La vérité émane de votre Dieu ; libres à vous de croire ou de ne pas croire » (La Caverne, 29). C'est la liberté de conscience et la liberté religieuse qui sont instaurées par ces deux versets du Coran. Les discours belliqueux de Ben Laden et de bien d'autres relèvent de l'ignorance. Le verset coranique mentionné ci-dessus précise leur sort, il n'y a pas de quiproquos là-dessus : « Quiconque tue intentionnellement un croyant, Sa rétribution alors sera l'Enfer, pour y demeurer éternellement. Allah l'a frappé de sa colère, l'a maudit et lui a préparé un énorme châtiment ».

Je ne vois pas dans ces versets, on peut d'ailleurs en citer plusieurs, en quoi l'Islam est belliqueux. C'est une religion de paix. Ceux qui le font sortir de son esprit, qui sacrifient ses règles, sa spiritualité ou ceux qui font du symbole sacré, un étendard identitaire pour justifier leurs actes n'ont pas de

¹ Jacques Berque, *Relire le Coran*, Albin Michel, 1993.

Introduction

lien avec l'islam. Ceux qui imputent à la religion musulmane les dérives et les bévues de quelques uns de ses hommes doivent visiter la fraîcheur originelle du Coran et de la Sunna avant de juger toute une civilisation, toute une religion. Les versets mentionnés ci-dessus en témoignent. C'est précisément cette orientation, ce retour à la source, cet effort d'approche, cet exercice d'interprétation qui manquent à Bernard Lewis et à Samuel Huntington. Dans un ouvrage d'une excellente clarté, le penseur algérien Mustapha Chérif écrit à juste titre : « le contexte et l'époque sont préoccupants. L'universel est menacé, de toutes les manières possibles, par des prétentions, par des monopoles sans aucun rapport avec la vérité. C'est là une forte raison de revenir aux sources, mais de le faire d'une façon critique et objective, pour se projeter dans l'avenir. L'Occident et l'Orient semblent, sur ce point, avoir perdu la lumière même si, comme le dit le philosophe Jean-Luc Nancy, « cette lumière doit être déclarée une fois pour toutes clair-obscur partagée d'ombre inévitable ». Le Coran nous dit : « Dieu guide à Sa lumière qui Il veut » (La Lumière). Il est nécessaire de tirer des leçons et des références d'une théorie le Coran ; d'apprendre d'un modèle, le Prophète, la première mise en œuvre exemplaire ; d'étudier dans une histoire l'expérience d'une pratique et de s'interroger sur ces écarts¹ ». Aux teneurs de l'obscurantisme, de la manipulation, de la falsification, de l'ignorance, je vous invite à lire le Coran. C'est lui d'ailleurs qui juge les actes commis par les hommes en son nom et non l'inverse. Tous les versets que j'ai cités donnent la tonalité fondamentale de l'islam, celle de la tolérance, de l'ouverture, de l'accueil, du dialogue, de l'hospitalité.

Pour comprendre les gens qui « refusent l'Occident », il faut comme le dit avec talent le romancier marocain Tahar Ben Jelloun dans une conférence au séminaire international sur Ibn Khaldoun tenu à Grenade : « remonter aux origines des humiliations et frustrations subies par les peuples arabes. L'Occident entretient avec cet Orient si proche et si lointain (surtout très complexe), des relations tumultueuses depuis des siècles. L'occupation coloniale suivie par la spoliation des Palestiniens de leurs terres en 1948, restent des blessures brûlantes dans la mémoire du monde arabe, des chefs d'État dont la plupart n'ont pas été élus démocratiquement et qui suivent une politique impopulaire basée sur l'obsession sécuritaire et la perpétuation du régime autoritaire sans fin ; on outre ces dirigeants se démènent pour ne pas déranger les intérêts de cet Occident qui les a aidés et soutenus. Il manque à ces politiques une vision d'avenir, une philosophie du progrès et du respect des droits de leur peuple. L'exemple le plus flagrant est le cas de Saddam

¹ Mustapha Chérif, *L'Islam tolérant ou intolérant ?*, Paris, Odile Jacob, 2006, p. 26-27.

Introduction

Hussein. Sans l'appui des Européens et des Américains, il n'aurait pas fait la guerre à l'Iran. Sans les armes vendues par la France et l'Allemagne, entre autres, il n'aurait pas pu exercer une dictature sur son peuple. Ses « amis » européens ont fermé les yeux le jour où il a gazé le village kurde de Halabja; ces malheureux kurdes sont morts dans leur sommeil avec des gaz achetés chez des Allemands et lâchés par des avions français. Parce que l'Irak est un immense réservoir de pétrole, la morale politique n'avait pas droit de regard sur ce que faisait Saddam. Les intérêts ont de tout temps primé sur les valeurs humanistes. Cela, les peuples arabes, ceux qui ont souffert de ces dictatures, ceux qui souffrent encore, ne l'oublient pas », et j'ajoute, que ce sont les États-Unis qui ont aidé Ben Laden en Afghanistan contre l'Union Soviétique en pleine guerre froide. Son endoctrinement a commencé ce jour-là.

On peut aussi se demander avec Edward Saïd, pourquoi ne pas voir des parallèles, certes moins spectaculaires par leur potentiel destructeur, dans des groupuscules et des sectes comme la branche davidienne, ou les disciples du pasteur Jim Jones en Guyana, ou encore les membres d'Aoum Shinri kyo au Japon ? « On ne compte pas les éditoriaux dans toute la presse américaine et européenne d'importance qui n'embrayent sur ce vocabulaire du gigantisme et de l'apocalypse, chaque recours à ce registre visant clairement non pas à édifier le lecteur, mais à enflammer sa passion indignée d'Occidental, avant de dire ce que nous devons absolument faire. C'est le problème d'étiquettes aussi peu éclairantes qu'islam et Occident : elles égarent et embrouillent l'esprit qui tente de trouver un sens à une réalité disparate qui ne se laissera pas cataloguer et enfermer aussi facilement¹ ».

Ce n'est donc pas la religion qui est à l'origine de cette situation. La thèse d'un clash des civilisations est un leurre destiné à détourner l'attention des vrais problèmes politiques, économiques et sociaux. Il serait simplificateur de réduire les pays musulmans au terrorisme et à la religion. Le choc des civilisations est davantage un slogan qu'une réalité. C'est le choc des ignorances qui est une réalité partagée entre les deux camps : des occidentaux qui imputent l'obscurantisme des fanatiques à la religion justifiant entre autres la guerre des civilisations, et des individus qui au nom de l'Islam bafouent les principes du Coran et trahissent l'esprit et les héritages de la civilisation arabo-musulmane. C'est sur le terreau de l'ignorance que la thèse du choc des civilisations s'est construite, réduisant les musulmans à des dissidents désastreux menaçant par leur fanatisme et leur extrémisme le cours de l'histoire, et c'est aussi sur le terreau de l'ignorance que le terrorisme se développe, fonctionne, recrute, lave les cerveaux, endoctrine

¹ Edward Saïd, *op.cit.*

Introduction

les jeunes, détourne la religion et c'est enfin sur le terreau de l'ignorance que l'image de l'Islam est déformée, brouillée et caricaturée.

Quelles clefs de lecture pour l'analyse du monde ?

Est-il réaliste d'analyser les relations internationales à l'aune du paradigme civilisationnel et culturel et en faire la clef d'interprétation des conflits à venir ? Á l'évidence non. La question des variables explicatives des tendances à l'œuvre sur la scène internationale taraude, en effet, les spécialistes des relations internationales, de science politique et de sociologie.

Dans un article d'une grande réflexion, le spécialiste français des relations internationales Frédéric Charillon commence par poser des questions préliminaires susceptibles de tracer une éventuelle carte du monde : « Á quelles tendances doit-on accorder davantage d'importance ? Aux stratégies d'État ou plutôt au rapport des sociétés à l'autorité, au sacré, à la violence ? Y a-t-il des dynamiques sociales qui, plus que d'autres, modèleraient les structures internationales et dont la distribution sur la surface du globe préfigurerait une nouvelle géopolitique ? Peut-on expliquer le monde d'aujourd'hui par cette sociopolitique comparée ? Par le fait qu'il y a plus de ferveur religieuse ici, moins de croyance en l'autorité là, ou un refus de la guerre chez les uns pour une glorification de celle-ci chez d'autres ?¹ ». Ces interrogations témoignent clairement que les relations internationales d'aujourd'hui sont des plus confuses. Les acteurs, les processus et les résultats des dynamiques à l'œuvre ne se détachent pas facilement. Les repérages effectués par les analystes durant la bipolarité sont devenus caducs.

Au sortir de la guerre froide, la bipolarité antérieure à 1989 fut remplacée par une configuration instable, complexe et difficilement qualifiable. Le grand échec de la puissance américaine en Somalie (1993), leur recul lors de la crise des grands lacs (Rawanda 1994), et celui des Balkans (clos par les accords de Dayton, 1995), la tension sino-américaine particulièrement dans le détroit de Formose, l'échec d'Oslo (septembre 1993), la relance du conflit israélo-palestinien avec la seconde Intifada (septembre 2000) puis le gel du processus de paix, les attentas du 11 septembre et la crise irakienne ont largement contribué, chaque événement à sa manière, à faire écrouler le mythe de l'unipolarité. De même, le débat très

¹ Frédéric Charillon, « Un monde paradoxal. Quelles clefs de lectures pour quelle prospective ? », *Futuribles*, n° 332, juillet-août 2007.

Introduction

vieux sur la place de l'État est désormais désuet. Il n'y a plus d'observateur aujourd'hui qui soutient que l'État est le seul acteur sur la scène internationale. Des acteurs différents non étatiques peuplent aujourd'hui la scène mondiale sans que l'on arrive à en établir une hiérarchie, des préséances : ONG, acteurs religieux, firmes multinationales, mafias et groupes terroristes, etc. Mais en fait ces acteurs s'entremêlent, s'entrecroisent d'une façon permanente et imprévisible. La question est de savoir pour quel type de relations ? Le monde est-il engagé dans un processus de repli identitaire ou d'ouverture ? dans un processus de conflit ou de coopération ? d'intégration ou de marginalisation et d'exclusion ? « Aux optimistes, répond Frédéric Charillon, revient le soin d'insister sur la résistance du multilatéralisme, aux pessimistes celui de rappeler le retour des égoïsmes nationaux, à commencer par celui de la première puissance mondiale, qui annonce sans fard sa volonté de défendre, même seule, ses intérêts nationaux au risque du conflit majeur. Aux premiers, le discours sur une globalisation des communications et des espaces publics, encourageant l'ouverture, le dialogue, et donc la paix par l'échange. Aux seconds la crainte d'un choc des civilisations à venir¹ ».

Nous avons démontré ci-dessus que la prophétie d'un choc des civilisations est une pure spéculation empreinte d'un parti pris idéologique. La thèse de Samuel Huntington révèle combien l'auteur est inquiet de voir l'hégémonie de l'Occident menacée. Ce dernier doit garantir sa suprématie et la défendre contre tout le reste, l'Islam en particulier. Partant de là, l'auteur opère un double glissement : « d'abord, en affirmant la primauté du paradigme civilisationnel sur toutes les autres sources potentielles de conflit ; ensuite, en étendant sa théorie à l'ensemble de la scène géopolitique mondiale² ».

Si en effet, la variable culturelle ou civilisationnelle ne saurait être négligée dans l'explication de certains phénomènes sur la scène mondiale, elle ne saurait à l'inverse être exagérée. Sinon, comment peut-on expliquer le phénomène de l'adhésion des pays musulmans à la coalition internationale lors de l'invasion du Koweït par l'Irak ? ou le conflit irako-iranien lui-même ? Le conflit maroco-algérien sur la question du Sahara marocain a-t-il des dimensions culturelles ou civilisationnelles ? Pas du tout. Dans les *multivocal states*, du Liban au Pakistan en passant par l'Irak, les discordances internes ne peuvent être interprétées par le prisme des variables

¹ Frédéric Charillon, *Introduction*, dans Frédéric Charillon (dir.), « les relations internationales », La documentation française, Paris, 2006, p. 5.

² Hugues de Jouvenel, « Pour une prospective géopolitique. À propos du soi-disant choc des civilisations : Le défi de nos systèmes de représentation », *Futuribles*, n° 332, juillet-août 2007.

Introduction

culturelles et civilisationnelles. George Corm et Khalifé Kazem¹ dans leurs travaux sur le Liban, ont expliqué la forte exacerbation communautaire depuis 1975 par la fragilité du Liban, une entité tampon entre les diverses convoitises des puissances régionales et internationales au Moyen-Orient. De ce fait, il n'échappe pas aux remous géopolitiques au Proche-Orient. À chaque phase de l'histoire tourmentée de la région, le Liban paye le prix fort de ces tourbillons.

Dans une remarquable étude rétrospective menée par Bruce Russet, John Oneal et Michaelen Cox², il est clairement établi que les variables « réalistes » et « libérales » dans les conflits survenus durant plus d'un siècle (entre 1885 et 1994), sont plus influentes que celles des civilisations. Les calculs politiques ainsi que les fureurs ethniques sont plus omniprésents dans les drames rwandais plus zairois que les dimensions civilisationnelles. De même, s'inscrivant dans la méthode rétrospective, Samuel Huntington ne nous démontre pas pourquoi certaines parties du globe, présentées comme l'illustration de sa prophétie faisaient figure un temps de zones de cohabitation entre les différentes communautés (l'ex-Yougoslavie par exemple), par voie d'implication « les affrontements d'aujourd'hui ne sont pas nécessairement ceux de demain, pas plus que les paix actuelles ne sont garanties dans le futur, tant le conflit et la coopération, comme nous l'a montré Georg Simmel sont inextricablement liés. Si certaines tendances semblent difficilement pouvoir être inversées dans un avenir proche, certains États apparaissent bien provisoires³ ».

En somme, une analyse de la scène mondiale se doit de prendre en considération plusieurs variables aussi bien économiques, sociales, techniques, que culturelles et politiques. La représentation de l'ordre comme celui du désordre doit intégrer toutes les dimensions pour dépasser les clichés et les visions pessimistes du monde par lesquelles s'est ouvert le XXI^e siècle. Ce travail est nécessaire pour déconstruire les imaginaires qui sont de plus en plus véhiculés par les travaux universitaires, les médias, les décideurs, les faiseurs d'opinion.

¹ Pour Georges Corm, voir *Le Liban contemporain. Histoire et société*, la Découverte, 2005 ; pour Khalifé Kazem, voir, *L'évolution politique du Liban à l'épreuve du lien interne/externe*, à paraître chez L'Harmattan.

² Bruce Russet, John Oneal et Michaelen Cox, « Clash of Civilizations, or Realism and Liberalism Déjà vu ? Some Evidence », *Journal of Peace Research*, vol. 37, n° 5, septembre 2000, p. 583-608.

³ Frédéric Charillon, « Un monde paradoxal. Quelles clefs de lectures pour quelle prospective ? », *op.cit.*, p. 88.

Introduction

C'est à une synthèse de ces diverses problématiques que s'essaie le présent volume.



Les leçons de la guerre froide ne doivent surprendre personne. La puissance nourrit la puissance et le gladiateur trouve sa force et sa fonction dans son double : ce dernier disparu, le premier se trouve en situation incertaine, instable, fragile. Depuis les attentats du 11 septembre 2001, le discours politique dominant a repris l'esprit de l'antagonisme utilisé au cours de la guerre froide pour justifier des pratiques et des comportements sur la scène mondiale. Á « l'empire du mal », incarné par l'Union soviétique est venu se substituer l' « axe du mal » ; à la monstruosité du communisme est venu se substituer le « terrorisme » musulman, divisant davantage deux mondes, deux méga-identités l'Orient et l'Occident qui apparaissent désormais dressés l'un contre l'autre. C'est à partir de là que l'image de l'Islam est déformée et dénaturée. En tant que religion, culture et civilisation, l'Islam est devenu celui qui prône l'intolérance, la violence et le fanatisme. La première partie de ce volume essaie de réfuter ces préjugés, ces clichés et ces généralités. Elle tente de cerner le thème de l'Islam et du rapport de l'Autre. Comme il essaie de corriger les imaginaires enflammés de deux mondes, deux méga-identités, l'Orient et l'Occident.

Dès le départ, le Recteur du PISAI, Père Miguel Angel Ayuso Guixot, précise que les peuples sont aujourd'hui au défi de la mondialisation qui exige l'interculturel et l'interreligieux pour éviter les ruptures, les contradictions, le passif, l'enfermement et les dérives de soi. L'importance de l'éducation et de la formation à tous les niveaux sont d'une importance cruciale pour que les citoyens et les croyants s'engagent pour la paix. Á partir de son expérience au sein de l'Institut Pontifical d'Études Arabes et d'Islamologie de Rome, l'auteur trace une feuille de route pour la construction d'une société culturellement mixte à partir de quatre visées : le choc de l'altérité, le sens de la différence, la conscience du point de vue et l'intelligence de la cohérence. Ces aperçus fondamentaux doivent constituer l'essentiel de formation des étudiants pour une vie harmonieuse dans un univers culturel et religieux mixte : « Notre « société planétaire », écrit le recteur du PISAI, n'échappe pas à cette mixité galopante et nous pensons qu'il est urgent de nous y préparer, si nous voulons contribuer à sa construction de façon réelle et efficace, car tous nous avons la responsabilité d'intensifier les efforts pour la diffusion des valeurs de dialogue, de paix et d'entente entre les différents peuples ».

Introduction

En d'autres termes, cette éducation à la mixité culturelle doit lier les citoyens au vrai pour pouvoir vivre humainement, religieusement et raisonnablement. Le devenir est commun. Les visions binaires et explosives sont très dangereuses. Elles enflamment les imaginaires. Et l'imaginaire peut devenir encore plus redoutable que la réalité objective. Il faut un effort de remise en ordre des problèmes qui agitent et organisent la dynamique des deux mondes, l'Orient et l'Occident, supposés opposés. Quel est le rapport du musulman à l'autre ? Quelles sont les origines des préjugés, des clichés, des quiproquos dans les rapports entre l'Orient et l'Occident ? Pourquoi on impute à la troisième religion monothéiste les actes aberrants de ceux qui l'instrumentalisent ? Pourquoi cette usurpation criminelle du nom de l'Islam ? Quel est le rapport entre le sous-développement des pays de l'Islam et leur religion ? Pourquoi on alimente la confusion ? Pourquoi ne pas opérer un travail de réflexion sur l'essentiel ?

Le grand écrivain égyptien Fahmi Houwaidi déclare sans fard que l'Autre quelle que soit sa religion, n'a jamais représenté une difficulté pour l'Islam. Cette religion a tracé nombre de critères régissant la relation avec les autres. Cela ne veut pas dire, pour l'auteur, que les sociétés musulmanes avaient toujours respecté ces règles du fait des moments d'exception qui ont entaché cette relation. D'où la leçon qu'il tire : ce sont les enseignements religieux qui sont appelés à juger les gens agissant au nom de la religion et non pas l'inverse. D'après Fahmi Houwaidi, sept principaux critères orientent les musulmans vers leur rapport avec l'Autre, l'ouverture, l'universel, la coexistence :

1) le Coran rappelle d'une façon ininterrompue la fraternité entre les humains du fait qu'ils sont les descendants du même père et de la même mère. Cette même appartenance est le caractère commun réunissant les musulmans et les non musulmans ; 2) la reconnaissance de la dignité humaine. L'homme est la création divine élue quelle que soit sa couleur, son sexe ou sa religion ; 3) le Coran instaure le droit à la différence. Il s'agit d'un état de fait établi par Dieu, et relevant des secrets de la divinité dans Son univers et de Sa volonté incontestable qui est toujours motivée par le bien et la sagesse. Ce droit à la différence est confirmé par le verset coranique : « Si Dieu l'avait voulu, Il aurait fait de vous une seule communauté. Mais Il égare qui Il veut ; Il dirige qui Il veut. Vous serez interrogés sur ce que vous faisiez » (Les Abeilles, 93) ; 4) si l'Autre jouit d'une légitimité humaine, le croyant acquiert une légitimité supplémentaire dans la mesure où sa foi facilite ses aptitudes de communication ; 5) le cinquième critère est indissociable de ce qui précède, dès lors que la religion de l'Autre dans la conception de l'Islam, est loin de porter atteinte à ses droits. Si nous soutenons que la foi est une affaire laissée à la volonté de Dieu, cela signifie

Introduction

que les non musulmans n'en sont pas moins des humains que le commun des mortels. Néanmoins certains doctes ont un autre point de vue qui n'engage qu'eux-mêmes ; d'autant que ceux-ci dépendent des contextes socioculturels qui s'orientent vers des modes de gouvernance où l'institution se substitue progressivement à la volonté des individus ; 6) le droit à une vie digne respectant les droits et la liberté des religions ne doit aucunement être réduit à un acte de charité que la majorité accomplit à l'égard de la minorité. En effet, ces droits ne sont pas le fruit d'une quelconque bienfaisance, mais plutôt un droit reconnu par le livre de Dieu. Donc, si ces droits subissent le moindre outrage, cela doit être considéré comme une atteinte aussi bien à Dieu qu'à Son livre ; 7) le septième critère découle des six critères précédents du fait qu'ils contribuent tous à forger le principe de l'ouverture. La vie fait sens à partir de la maîtrise de l'épreuve du vivre ensemble qui est la condition de l'épanouissement et de l'universel. Car, si le Coran a établi la différence dans la création des gens, qu'Il les a constitués en peuples et en tribus pour qu'ils se connaissent entre eux, qu'Il avait ordonné aux musulmans de s'entraider entre eux et avec les autres à œuvrer pour le bien de tous, qu'Il leur a interdit de faire le mal et la violence, et que les musulmans ne subissaient aucun traitement susceptible de leur porter atteinte dans leur foi, cela signifie que les musulmans sont conviés au Vivre ensemble, à l'ouverture sur l'Autre, à la coexistence pacifique.

Hamed Ben Ahmed Arryfaï pose dans son article la problématique de la civilisation dans l'histoire et l'itinéraire de l'humanité et plus particulièrement chez les musulmans. Après réflexion, l'auteur déduit que le problème civilisationnel chez les musulmans surgit principalement au niveau de la perturbation des contenus de la relation entre le credo, la loi et le message, entre la religiosité des individus et celle de l'État, entre la différenciation du credo de l'État et la mission du partage civilisationnel avec l'autre. Pourquoi les Occidentaux sont développés et pourquoi les pays de l'Islam n'arrivent pas à grimper les échelons de progrès et de l'industrie ? D'après l'auteur, la religion n'y est pour rien. Les progrès réalisés à un certain moment de notre histoire s'appuient sur des principes et des valeurs préconisés par l'Islam. Cette religion n'a jamais banni le progrès ni installé des limites entre ce qui est spirituel et ce qui est temporel. Ces deux éléments constituent les deux variables d'une même équation. L'Islam incite au savoir et à la recherche scientifique et créative, comme il nous incite à exploiter et à explorer toutes les ressources de l'univers. Cette mission est considérée comme l'une des bases de la foi puisque elle rentre dans les sphères de la récompense et de la sanction divine. Cela confirme encore cette complémentarité entre les rites spirituels et les rites civilisationnels.

Introduction

Cependant, au moment où nous sommes frappés par le sous-développement, nous nous sommes éloignés des valeurs islamiques dans notre vie, et nous nous sommes contentés du côté affectif et dogmatique de l'Islam en nous limitant aux seuls rites spirituels avec une mise à l'écart des rites civilisationnels. Et toutes les motivations religieuses qui nous incitent à s'investir dans le domaine scientifique et technologique sont mises également entre parenthèses. La question du progrès scientifique et civilisationnel est liée à toutes les activités humaines et à tous les domaines de la vie. L'être humain doit donc assumer sa fonction de « substitut » ou de « lieutenant » de Dieu dans l'ici-bas. Ces responsabilités sont les fondements de tout développement temporel et spirituel.

Père Jacques Levrat pour sa part démontre que les textes de la Bible, comme ceux du Coran, invitent, de multiples manières et avec insistance, les croyants à admirer la Création que Dieu nous donne, et à Le louer pour cette Création. Dieu, en effet, avant de se manifester par Sa Parole, se manifeste à nous par Sa Création. En découvrant le monde nous sommes conduits à découvrir le Créateur ! C'est ce que révèlent d'ailleurs les traditions juives et musulmanes. C'est pourquoi, les hommes, depuis toujours, s'efforcent de déchiffrer avec passion le grand livre de la nature. Dieu, écrit l'auteur, est vivant. Il se manifeste à nous, aujourd'hui, comme hier, de multiples manières dans la Création qu'Il nous confie. Il nous éclaire par Ses prophètes, Ses envoyés ! Il se manifeste également dans les visages de nos frères humains car ils sont marqués de son image et de sa ressemblance. L'hospitalité, la rencontre, le dialogue permettent de découvrir un peu le visage de ce Dieu qui nous est commun, toujours présent et agissant. Et ainsi, avec Lui, de renouveler notre regard sur nos frères pour, au-delà des apparences, les découvrir avec leurs richesses propres.

Le tableau d'ensemble présenté par Gema Martin Munoz, apporte l'éclairage nécessaire sur cette vision binaire du monde par des imaginaires enflammés. La synthèse de cette savante du monde arabe résume comment l'Occident a intériorisé des images réductrices et monolithiques de « nous » et « eux » comme s'il s'agit d'entités fermées, imperméables voire antagonistes. Elle montre comment cet imaginaire s'est enraciné au fil d'un processus historique qui a commencé avec l'expansion coloniale des XIX^e et XX^e siècles qui s'est vu accentué à l'heure actuelle par l'apparition du terrorisme transnational incarné par Al-Qaïda. La mission civilisatrice lancée par les pays colonisateurs de l'Europe pour justifier la domination des peuples, tentait de camoufler sous des valeurs éthiques la barbarie dont l'Europe faisait preuve en dehors de ses frontières. Dans les régions chinoises, indiennes et celles de l'Islam où de très grandes civilisations furent établies, l'on adopta le discours de l'arriération, de l'obscurantisme et

Introduction

de la barbarie. Par voie de conséquence, l'on présenta le monde musulman comme incapable de progresser et de se moderniser le soumettant à une dévalorisation de son héritage culturel et historique. L'auteur conclut que tous les éléments culturels appartenant au domaine islamique étaient catalogués comme régressifs et gêneurs de l'évolution moderne. C'est ainsi que l'on forgea un imaginaire dangereux rempli par des clichés, des préjugés et des fatalités envers le monde arabo-musulman et l'on expulsa arbitrairement du monde de la modernisation l'héritage culturel et civilisationnel du monde islamique, exclusivement adapté au modèle européen. L'Islam est présenté ainsi comme le théorème abstrait, figé et arriéré, qui explique le devenir absolu du monde de l'Islam. Depuis les attentats du 11 septembre, le simple fait de voir des personnes qui réfutent les allégations adressées à l'encontre de l'Islam est la preuve même que l'Islam et les musulmans ne sont pas jugés selon les mêmes critères que les autres communautés et les autres religions.

Qui plus est, la centralité médiatique mondiale du conflit au Moyen-Orient fait que le musulman est représenté comme un fanatique et un fondamentaliste. Cette approche culturaliste contribue à camoufler les variables politiques et profanes des tensions internationales. C'est ainsi que François Burgat dans sa pertinente analyse relève le paradoxe des rencontres internationales sur le dialogue des civilisations surtout celles organisées par l'Occident : Dire « vive le dialogue » quand on ne veut pas dire « à bas l'occupation », « choc des civilisations » pour ne pas avoir à dire « conflit d'intérêts » ? En culturalisant le débat, cette approche « suridéologise » l'origine des résistances ou des oppositions (comme la lutte palestinienne) que rencontrent les acteurs dominants et minimise ce faisant leur part de responsabilité. On voit une tentation similaire dans les régimes autoritaires arabes qui dénoncent l'unilatéralisme de certains partis politiques contestataires et leurs velléités religieuses pour justifier l'oppression ainsi que l'interdiction. Le fait que la résistance ait une coloration islamique suffit à disqualifier la dénonciation d'une occupation militaire ici, de l'absolutisme d'un dirigeant ailleurs ou des méthodes de la super-puissance américaine. L'État hébreu – en prenant appui sur les travaux de Bernard Lewis – a dès le départ réussi à dépolitiser son conflit avec les palestiniens en accréditant l'idée que l'origine du conflit est inhérente à la nature de la civilisation musulmane en général et à la carence démocratique des palestiniens en particulier, plutôt qu'aux raisons du colonialisme israélien et aux graves conséquences humaines de l'occupation.

Il existe en effet des paradoxes et une grande hypocrisie dans les appels au dialogue et dans le partage de la responsabilité. C'est toujours, conclut avec talent François Burgat, aux opprimés qu'on demande avec insistance de

Introduction

s'ouvrir au monde. On dénature l'esprit et les causes de la résistance. Elles n'expriment somme toute qu'un déficit culturel et civilisationnel, une pathologie essentielle (la maladie de l'Islam) qui n'affecte qu'une seule des deux parties au conflit, à telle enseigne que les questions posées par ceux qui se croient exonérés de la responsabilité doivent être posées différemment : « Êtes-vous certains de ne pas vouloir dialoguer avec ma civilisation » veut parfois dire « Êtes-vous certains de ne pas vouloir composer avec mon système ? » ou « Êtes-vous vraiment déterminés à contester mes méthodes ? ». « Ne voulez-vous pas vous démocratiser ? » peut se traduire : « Êtes-vous sûrs de ne pas vouloir changer ce régime qui m'est si hostile pour, au nom de la démocratie, en promouvoir un qui le serait moins ? ». C'est bien à l'Autre, et rarement à eux-mêmes ou à leurs alliés domestiqués, que sont vantées par les maîtres de la *global war on terror* les exigences de la réforme politique.

Père Pierre Michel Lelong, un grand militant de bonnes causes, a relevé lui aussi ces paradoxes tout en invitant les croyants et les non croyants à un débat sérieux et serein. Chacun doit s'efforcer de vivre à la lumière de ce que disait un jour un des pionniers du dialogue islamo-chrétien, le philosophe Louis Gardet : « Pour que des relations justes et sereines s'établissent entre les Chrétiens et les Musulmans, il faut que les Chrétiens parlent de l'Islam de telle façon que les Musulmans se reconnaissent dans ce qui est dit de leur foi, et il faut que les Musulmans parlent du christianisme de telle façon que les Chrétiens se reconnaissent dans ce qui est dit de la leur ». Cette sage recommandation semble rarement observée y compris par les grands représentants religieux comme le Pape Benoît XVI qui semble, lui-même, l'avoir oubliée dans sa conférence qu'il fit à l'université de Ratisbonne, en 2006. Le Pape parla des relations entre foi et raison, dans l'Islam, en des termes qui ne correspondaient pas à ce que pensent et disent les musulmans.

Au demeurant, il ne faut pas que les défauts attribués à la civilisation ou à la culture des autres servent à masquer la responsabilité politique des autres. Le rappel par Père Michel Lelong du drame palestinien va de soi étant donné que ce peuple souffre quotidiennement depuis plus d'un demi siècle, et étant donné qu'il alimente dans les esprits des masses arabes l'hostilité envers les faiseurs de la politique étrangère de l'Occident, les États-Unis en premier, devenus des experts dans leur politique de deux poids deux mesures, et étant donné enfin que la partie colonisatrice dans le conflit a réussi à dépolitiser le conflit pour attribuer la responsabilité à la civilisation et à la culture musulmane. Cela ne veut pas dire qu'il faut faire fi du dialogue des civilisations et des cultures. Au contraire. Les auteurs de cette première partie sont tous unanimes pour dire qu'il faut d'abord dénoncer les dangers des approches où les défauts attribués à la civilisation et à la culture

Introduction

des autres servent à masquer tout le reste, pour ensuite instaurer un réel dialogue, un registre de réflexion susceptible de concourir à la résorption des tensions internationales.

Pour sa part, le grand penseur et ami algérien Mustapha Chérif relève que l'amalgame bat son plein par des tactiques de stigmatisation et de falsification. Pourtant, les causes des problèmes ne sont pas culturelles ou civilisationnelles. Les causes des problèmes sont d'abord politiques, historiques, économiques et sociales, même si des questions de renouveau de nos valeurs et la nécessité de faire évoluer l'interprétation, se posent.

L'Occident évalue les risques provenant des pays de l'Islam à partir de cinq jugements hâtifs et erronés : 1) le terrorisme des faibles est perçu à la fois comme la seule grande menace et issue de l'Islam 2) l'incompatibilité supposée de la démocratie et de la sécularité avec la culture arabe et musulmane, contrevérité génératrice d'un sentiment de rejet et de peur 3) la démographie des pays du monde musulman, conçue comme un risque par les pays du Nord 4) l'existence de sources majeures d'énergie dans les terres arabes est perçue comme une menace qui contraint certaines puissances à vouloir contrôler et à exercer leur domination 5) la proximité, la situation géopolitique et la vitalité de la religion des pays arabes et musulmans sont ressenties comme des occasions de rivalité et une résistance insupportable. L'auteur donne plusieurs clés pour comprendre cette islamophobie. Il y a des causes politiciennes, des causes commerciales ou électorales dans le cadre du libéralisme sauvage, mais il y a aussi la cause due à la méconnaissance et à l'ignorance au sujet de la troisième religion monothéiste.

Bref, écrit Mustapha Chérif, le terrorisme des faibles et la violence des puissants, le recul du droit, figurent parmi les principaux problèmes internationaux urgents. Le problème est d'abord politique. Mais la perte de sens est aussi une question qui retient l'attention des musulmans. D'où l'urgence de dialoguer. Le processus infini d'accroissement de la production a désormais franchi la limite au-delà de laquelle il n'est plus possible pour le système dominant actuel de dissimuler, d'une part, le besoin d'hégémonie et de totalité et d'autre part le besoin d'un « ennemi » pour faire diversion. Mondialisation, totalisation, système libéralo-fasciste : nous sommes engagés dans ce processus aux formes inédites. Les dialogues interreligieux, des cultures et de la pensée sont vitaux pour tenter de rouvrir l'horizon. Le système mondial veut diviser pour régner, nous devons au contraire lier et unir nos efforts.

La deuxième partie essaye d'analyser les perspectives d'une convergence entre l'Orient et l'Occident à partir du vécu de l'Occident et des pays musulmans pour faire face aux défis de notre époque. Ainsi Guy

Introduction

Hermet aborde dans la deuxième partie de ce volume la problématique de la sécularisation, entendue non seulement comme l'invalidation des impératifs religieux et de la référence à la volonté divine en matière temporelle, mais aussi comme l'abandon des valeurs ou contraintes en quelque sorte patriarcales (ou méditerranéennes), en matière spécialement de suprématie de l'homme sur la femme et d'honneur masculin. Face à ce défi, le spécialiste français de la science politique comparée, pose la question des perspectives. D'après lui, deux réactions envahissent nos espaces respectifs. Les occidentaux qui commencent à craindre la conversion ou tout au moins l'invasion et les musulmans qui s'effrayent de la modernité occidentale.

Comment donc, écrit Guy Hermet, les sociétés musulmanes pour leur part peuvent-elles envisager leur futur ? Ne peuvent-elles éviter de se séculariser ? Quels facteurs – poussée de la civilisation technique, développement économique – agiraient en premier lieu dans ce sens ? Ou bien est-ce le contraire ? Y-a-t-il une probabilité d'intensification de la résistance à la sécularisation selon le modèle afghan, ou selon celui de l'Arabie Saoudite ou encore des ingénieurs turcs islamistes ? Le cycle de l'histoire longue qui, depuis le XIII^e siècle de l'ère chrétienne, a vu la succession quasiment régulière des phases d'ouverture de l'Islam et de triomphe de l'*idjtihad* et des phases opposées de repli sur soi va-t-il se poursuivre dans sa terrible alternance destructrice ? Ou bien va-t-il s'interrompre ? Parallèlement, les diasporas musulmanes du Nord de la Méditerranée vont-elles tendre vers la consolidation de leur ghetto ou vers la sécularisation qui dissout l'*Umma* ?

D'après l'auteur, trois thèses ont cours à ce sujet. Il y a d'abord celle de Samuel Huntington dont nous avons esquissé les contours ci-dessus (l'article de Geoffrey Delcroix dans cette partie en donne aussi une critique et des éléments de prospectives à 30 ans). Ensuite, il y a celle d'une sécularisation déjà avancée dans une fraction au moins de populations musulmanes. Thèse que Youssef Courbage et Emmanuel Todd¹, par exemple, inscrivent de façon bien sommaire dans une révolution démographique déjà très apparente dans des pays comme la Tunisie ou l'Iran. Enfin, la troisième demeure complexe puisque susceptible de deux interprétations opposées. La première interprétation est celle d'une modernisation purement superficielle de la vie et des mœurs assortie pourtant d'une ré-islamisation intense. La seconde interprétation à laquelle s'aligne sans fard l'auteur est celle de l'évolution des classes moyennes musulmanes vers une modernité à l'origine économique et entrepreneuriale, assortie d'un moralisme individuel attaché à se libérer des carcans collectifs et du fondamentalisme politisé. C'est

¹ Youssef Courbage, Emmanuel Todd, *Le Rendez-vous des civilisations*, Paris, Seuil, 2007.

Introduction

d'ailleurs la thèse de Patrick Haenni qui parle d'« islamistes contrariés », « *free riders* de l'islamisation, [chez qui] le souci du respect individuel de la norme religieuse prend [a pris aujourd'hui] le pas sur les ambitions de conquête politique et de réforme sociale »¹. « *Free riders* » dont « l'Islam de marché croit [se développe] dans l'idéal d'une politique de la morale et des œuvres visant à rapatrier le religieux dans un espace public reconfectionné et soustrait à l'interventionnisme étatique de facture jacobine »².

Dans un autre registre, le professeur Abderrahman Tenkoul trace le tableau d'un monde qui va mal voire très mal aux plans écologique, économique et social. La haine, la misère, l'humiliation et l'oppression ne cessent d'enfler à l'échelle planétaire, alimentant la source des fanatiques de tous bords et des agents du terrorisme international. Ainsi l'auteur pose plusieurs questions essentielles : Ne serait-il pas une grave erreur que de se laisser enfermer dans une approche pessimiste et désespérante de la réalité du monde que nous vivons ? De génération en génération, l'homme n'a-t-il pas capitalisé, envers et contre toutes sortes de clivages idéologiques, moult expériences lui permettant de surmonter les difficultés qui le menacent et de croire en un avenir meilleur ? Notre époque ne devrait-elle pas être plutôt une ère de paix, après toutes ces grandes guerres qui ont marqué la vie de l'homme durant les deux siècles précédents ? Faut-il se résigner à croire qu'un dialogue salutaire entre les civilisations n'est plus possible de notre temps ? Faut-il désormais admettre l'idée que la confrontation est une fatalité ? N'y a-t-il pas d'autre issue que de s'y préparer en cultivant de la façon la plus forte le principe de l'appartenance identitaire et nationale ? À partir de ces questions l'auteur met l'accent sur la nécessité de tirer de nouvelles leçons pour élaborer des rapports entre les peuples et les sociétés en vue d'instaurer un véritable dialogue des civilisations (voir aussi l'article de Fouad Ben Makhoul sur la diversité culturelle et le Droit international). L'oubli des différentes sources de tensions ne peut aider en aucun cas à établir un tel dialogue. Il sera une coquille vide. La source des tensions n'est pas seulement religieuse, culturelle ou civilisationnelle, elle est d'abord politique, économique et sociale. Une vision réaliste de ces problèmes permet de s'approcher du but souhaité.

Ce serait par ailleurs, conclut l'auteur, aller vers un échec cuisant que de comprendre le dialogue comme une technique visant à reconnaître l'autre pour mieux l'assujettir... ! Non. il faut le connaître, le reconnaître pour agir ensemble. D'autant, comme le note Céline Laisney dans ce volume, les sondages de valeurs et d'opinion réalisés par des institutions prestigieuses

¹ Patrick Haenni, *L'Islam de marché*, op. cit., p. 7-8.

² Patrick Haenni, op. cit., p. 11.

Introduction

sont alarmantes. Ainsi en 2007, 45% des américains pensent que l'islam est susceptible d'encourager la violence (contre 39% qui pensent le contraire). Cette proportion a augmenté, notamment chez les personnes diplômées de l'université, où elle est passée de 28% en 2005 à 45%. Il ne s'agit donc en aucun cas d'une opinion causée par un manque d'information ou de réflexion. Et lorsqu'on leur demande de décrire la religion musulmane, les termes négatifs sont deux fois plus cités que les termes positifs. Dans une autre étude, on lit que seulement 43% des américains estiment que les musulmans ont contribué à la Civilisation, dans le sens classique de progrès général de la civilisation. De leur côté, les pays musulmans ont également, dans l'ensemble, une opinion plutôt défavorable des États-Unis (puisque c'est par rapport à ce pays que l'on dispose vraiment de données). Qui plus est, cette opinion défavorable est croissante dans presque tous les pays. Ces données à elles seules suffisent pour se convaincre que les gens sont trompés par les apparences, les préjugés et les arrière-pensées. La méconnaissance, les clichés et les manipulations ne peuvent qu'engendrer de l'égoïsme, de la haine, de la crispation, du repli et de la polémique.

Dans cette situation complexe, les conditions de l'universalité sont en jeu et la belle lumière du travail et de la réflexion doivent abolir toutes les entraves. Christian Valantin nous invite ici à voir comment par exemple la Francophonie, entendue non seulement comme une communauté linguistique mais aussi comme un enjeu humain, politique, économique et social, peut s'occuper de l'État de droit, de la coopération juridique et judiciaire tout en s'érigeant en projets qui évoluèrent pendant la décennie 1990-2000 pour devenir un programme pour la Paix, les Droits de l'homme, la démocratie et le dialogue vrai. Toujours dans l'analyse et la compréhension du rapport à l'autre, dans le cadre du dialogue des religions, des cultures et des pensées, l'ambassadeur Abdelouahab Maalmi, nous propose de voir comment les rapports entre le Vatican et le monde de l'islam ont permis et permettront de mettre fin à l'ignorance mutuelle et à l'hostilité déclarée, l'avènement du temps de l'acceptation mutuelle, du dialogue, de l'enrichissement réciproque, et de la coopération pour un monde meilleur. Car même si les rapports entre le Vatican et les pays arabes et musulmans n'épuisent pas tout le dialogue islamo-chrétien, ils en sont pourtant le noyau fondamental et l'aspect le plus riche et le plus dynamique, et ce à double titre. D'un côté, il s'agit de la rencontre des deux premières religions du monde, l'islam et le Catholicisme ; de l'autre, la *diplomatie* y occupe une place stratégique. Nouer des relations diplomatiques avec le Vatican, n'est pas pour un État arabe et musulman un acte ordinaire. Au contraire, il a une signification symbolique profonde au regard des rapports entre l'islam et le Christianisme.

Introduction

La troisième partie de ce volume, touche, à partir de l'étude d'un certain nombre de cas à l'identité. Ce phénomène est d'ordre social et l'on oublie le plus souvent qu'il est bâti sur la différence avec ce qui est supposé être une autre identité. Cette identité, comme le mentionne George Corm dans ses écrits¹, fonctionne en référence à un pôle négatif : la vision de l'autre, différent sinon ennemi. Mais cette identité, contrairement aux approches essentialistes, n'est pas figée ou immuable. Elle est évolutive en fonction des changements qui touchent les systèmes de pouvoir et de puissance, les normes de la civilisation d'une époque. Ainsi un grec de nos jours n'est celui du XVIe siècle vivant à l'ombre de l'empire ottoman, qui n'est plus celui qui a vécu sous l'empire byzantin, qui n'était déjà plus du tout celui qui vivait au siècle de Périclès².

Didier Billion dans son remarquable article aborde à partir de la polémique de l'adhésion turque à l'Europe, la question des valeurs et de l'identité européenne et sa compatibilité avec les valeurs et les référents turcs, en d'autres termes la religion musulmane. Cette étude est fondamentale car elle permet de démontrer à partir de la question de l'identité et des valeurs, si l'Europe incarne les principes universels sur lesquels elle déclare vouloir se construire. Existe-t-il réellement une incompatibilité consubstantielle entre les valeurs fondatrices de l'Europe et celles de la Turquie ? Pourquoi certains ont même essayé d'inclure des références à Dieu et à l'héritage judéo-chrétien de l'Europe dans le préambule du traité constitutionnel ? Pourquoi cette réticence diffuse vis-à-vis de l'adhésion d'une « Turquie musulmane » à l'union européenne ? La raison première, qui est récurrente dans la première et la deuxième partie de ce volume, est cette islamophobie qui s'est développée en Occident depuis le début des années quatre-vingt, amplifiée par la peur diffuse qui a envahi les opinions au lendemain des attentats du 11 septembre et par une série d'attentats en diverses régions du monde.

Le grand spécialiste européen de la Turquie, Didier Billion, comme les autres co-auteurs de ce volume sont unanimes pour dire qu'il est vain de juger l'Islam en se référant à Oussam Ben Laden ou aux Talibans comme il est faux de juger le Catholicisme sur la Sainte Inquisition, les conversions forcées de la période coloniale ou les actes des curés pédophiles. Cela n'aboutirait alors qu'à conforter les tenants du « choc des civilisations ». Pour le cas turc, l'équation est simple : « Islam = non intégration + violence + antisémitisme », d'où « Islam non compatible avec une démocratie libérale sécularisée ». Cette équation relève de la myopie intellectuelle et ignore la

¹ Voir son ouvrage George Corm, *La question religieuse au XXIe siècle*, Paris, La Découverte, 2006, 2007.

² *Ibid.*, p. 46.

Introduction

tradition religieuse héritée des Ottomans aussi bien que les réformes réalisées par Mustapha Kemal. L'examen scientifique auquel a procédé Didier Billion permet d'évacuer les fantasmes mais aussi les préjugés relatifs à l'Islam de certaines composantes des sociétés européennes.

Cette rhétorique tautologique ignore la tradition religieuse héritée des Ottomans aussi bien que les réformes réalisées par Mustafa Kemal. Pourtant l'examen raisonné des réalités de la Turquie contemporaine devrait non seulement permettre d'évacuer les fantasmes juste bons à faire frissonner ceux qui aiment à se faire peur mais aiderait aussi à désamorcer les préjugés relatifs à l'Islam de certaines composantes des sociétés européennes. La Turquie, écrit l'auteur, est une république se réclamant de la Laïcité. Si l'on considère que la majorité confessionnelle musulmane du pays risque de mettre en cause sa laïcité, on peut alors s'interroger sur la pérennité de ce principe en France à majorité chrétienne. De même, l'on peut se demander avec l'auteur comment peut-on ignorer le refus du radicalisme religieux par l'immense majorité du peuple turc. L'intégrisme est rejeté depuis des siècles par les musulmans turcs notamment par leurs composantes alévie ou bektachie. La Turquie, pays stigmatisé par les intellectuels oust-européens est pourtant l'un des pays les plus directement menacés voire touchés par les groupes jihadistes.

Les accusations proférées à l'encontre de la Turquie en raison de ses valeurs identitaires ne sont pas seulement dangereuses, parce qu'étroitement culturalistes, mais de plus totalement inopérantes. D'autant que l'Occident classique, comme l'a défendu également Mustapha Chérif dans ce volume, a été judéo-islamo-chrétien et gréco-arabe, pas seulement judéo-chrétien et gréco-romain. Toute civilisation conjugue la pluralité, les échanges et la synthèse dans l'unité de son creuset.

Michaïl Barah s'arrête sur les valeurs universelles de l'Occident à partir du cas du Moyen-Orient, une région où l'autoritarisme bat tout son plein. À l'aune des événements atroces de ces deux dernières décennies au Moyen-Orient, la « Voie du Salut » au Moyen-Orient passera-t-elle par l'imposition aux populations de valeurs occidentales dites universelles passant par la démocratie et l'obligation des femmes du Moyen-Orient de s'émanciper du port du voile. Assurément pas, répond l'auteur. Il invite aussi à voir dans le port de tenues traditionnelles islamiques de la part des femmes l'expression d'un *modus vivendi*, et de conviction, plutôt que l'aboutissement d'une oppression. Michaïl Barah conclut que le « choc des valeurs » n'est pas une fatalité, pas plus que les « valeurs occidentales » seraient amenées à être universelles. Au demeurant, il existe des traditions, des coutumes, des manières d'être qui sont différentes selon que l'on est de ce côté-ci ou de l'autre de la Méditerranée, aux États-Unis ou ailleurs (voir l'article de Moha

Introduction

Naji sur la diversité culturelle au Maroc). On ne pourra ici que se désoler de se retrouver, un jour au sein d'un monde uniforme et dénué de toute diversité. Le monde se nourrit de ses différences et ce sont ces mêmes différences qui encouragent la mobilité et les échanges.

Un autre cas retient l'attention de Khalifé Kazem, celui du Liban. C'est un micro-État unique en son genre. La diversité de ses composantes en fait un exemple de tolérance et d'amour. Le pays du Cèdre est un pays certes complexe mais un pays novateur car il est arrivé à faire cohabiter 18 communautés, 18 richesses. Le miracle libanais existe réellement : entente et consensus. L'auteur défend l'idée¹ que le caractère confessionnel libanais n'est pas la variable indépendante dans la désagrégation de l'État dans certaines phases de son histoire. Le Liban a toujours constitué un projet pour les puissances régionales et internationales. Pour les palestiniens, le pays du Cèdre est une zone de passage, voire d'installation pour la récupération de leurs territoires occupés par les israéliens. Pour les Syriens, le Liban est un lieu de règlement de plusieurs de leurs problèmes, tant économiques, politiques, géostratégiques que sociales. Leur allié stratégique est le Hezbollah chiite. Il en est de même pour les iraniens dont le parti de Dieu leur est inféodé et ce afin d'étendre le mécanisme de leur politique régionale. Pour les américains, le Liban doit servir de balancier à leurs intérêts régionaux et internationaux en jeu au Moyen-Orient. Pour ce faire, le Liban sera livré à Hafez al-Assad avant un retournement brutal de la politique américaine dans la région. On peut multiplier les exemples en citant les soviétiques, le terrorisme international, les saoudiens, les français, etc. L'ensemble de ces acteurs régionaux et internationaux se servent du Liban pour la défense de leurs intérêts respectifs.

Le pays du Cèdre devient une zone symbolique, une arène de conflits, où s'affrontent les grands acteurs de la politique régionale et internationale et les libanais interposés. Il a une fonction géopolitique très importante car il pourra permettre d'empêcher les guerres régionales pouvant engendrer des conflits à l'échelle internationale. En effet, il n'y a eu plus de véritables guerres régionales, comme celles entre Israël et les pays arabes de la région (1956 – 1967 – 1973) depuis le début du conflit libanais mais seulement des « sous guerres » : Israël et Syrie ; Israël et l'OLP ; Israël et l'axe irano-libyen, sans oublier le contentieux entre l'Iran et les États-Unis. Dans ce jeu, les mouvements intégristes sont manipulés par les différents protagonistes. Mais le jeu de ces conflits sur le sol libanais est à somme nulle pour les protagonistes étrangers dans la mesure où aucun de ces derniers n'arrive à

¹ Voir aussi son ouvrage, *L'évolution politique du Liban à l'épreuve du lien interne/externe*, op.cit.

Introduction

marquer un point décisif sans qu'un autre acteur n'annule le point acquis. Et ce sont les libanais et le Liban qui payent cher ces interférences régionales et internationales.

Tous les auteurs de ce volume se sont situés dans la convergence entre l'Orient et l'Occident et ont tenté de comprendre et d'analyser le rapport avec l'autre. « Mon cœur est devenu apte à recevoir tous les êtres » est le fil conducteur qui a donné la tonalité fondamentale du volume sur le seuil duquel nous nous tenons ici. Cette tonalité est celle de l'ouverture, de l'hospitalité, de l'entente, de la coexistence pacifique. Ce sont les préjugés, les clichés et surtout la méconnaissance qui sont à l'origine des fantasmes, des crispations, des manipulations et de l'enfermement. À travers des études de cas, à travers le retour aux textes sacrés, aux travaux de la sociologie, de l'histoire, de la philosophie, de la science politique et des relations internationales, à travers des analyses savantes, des pensées méditantes, à travers le dialogue vrai, les auteurs concluent que les civilisations et les cultures sont par naissance les porteuses d'un humanisme mondial qui peut et qui doit conjurer périls et catastrophes possibles. L'homme, la civilisation, la culture doivent surmonter la sommation de l'ignorance et de la méconnaissance qui risquent de condamner l'humanité dans des clichés et des préjugés et des polémiques sans aucun rapport avec la vérité. C'est là une forte raison de revenir sur ces partis pris, ces arrière-pensées pour les diagnostiquer et les réfuter, pour projeter dans l'avenir. Je crois que ce volume a réussi ce pari. Les auteurs ont établi les règles d'un humanisme mondial en abordant les différents problèmes politique, économique, social et culturel. Car dans le dialogue des civilisations et des cultures, le problème n'est pas seulement religieux.

C'est accepter à partir de là que les portes s'ouvrent largement sur l'avenir, que les hommes soient fraternels les uns à l'égard des autres et que les civilisations, chacune pour son compte, et toutes ensemble, se sauvent et nous sauvent.